

**CRITIQUE, concert. NICE,
Théâtre de l'Opéra, le 13
juin 2026. BRUCH / BRAHMS.
Akiko SUWANAI (violon),
Orchestre Philharmonique de
Nice, Lionel BRINGUIER
(direction)**

Après avoir électrisé ces mêmes murs de l'Opéra Nice Côte d'Azur avec [une retentissante Cinquième Symphonie de Chostakovitch](#) en février dernier -, Lionel Bringuier a retrouvé sa ville natale, pour une série de concerts, ces 12 et 13 juin. Et quelle récidive ! Le jeune chef niçois aux deux casquettes – à la fois “*Chef honoraire*” de l'Orchestre Philharmonique de Nice et directeur musical de l'Orchestre Philharmonique Royal de Liège (phalange à la tête de laquelle nous l'avons entendu [en début de saison dans l'écrin de la Salle Philharmonique de Liège](#), puis [à nouveau en février en ces mêmes lieux](#), avant de les retrouver ensemble en déplacement [à Montpellier en avril dernier](#)) -, a offert au public de Nice un concert d'une intensité rare, confirmant si besoin était l'étendue de son talent, en même temps que la complicité viscérale qui le lie aux musiciens de l'orchestre niçois.

En ouverture, « *La Lampe de l'Arga'Haa* » du jeune compositeur français **Yann Plançon**. Une création mondiale audacieuse, plongeant l'auditeur dans une atmosphère sombre et épique, directement inspirée par l'univers de la « *dark fantasy* ». Loin des pièces contemporaines absconses, Plançon assume une écriture très *hollywoodienne*, flamboyante et ciselée, où l'orchestre rugit, ou chuchote avant d'exploser en fresques grandioses. **Lionel Bringuier** en a magnifié chaque couleur, avec une direction toute *cinématographique*. Le public, conquis, a applaudi chaleureusement le jeune compositeur venu saluer à l'issue de cette courte mais dense pièce symphonique : une promesse à suivre de près !

Vint ensuite la révélation **Akiko Suwanai** dans le *Concerto pour violon n°1* de **Max Bruch**. Dès l'attaque du premier mouvement (*Allegro moderato*), on est saisi par la fougue et la noblesse du propos, avec un violon qui chante large, et un *vibrato* généreux mais jamais sirupeux, en plus d'une articulation incisive dans les passages virtuoses. **L'Orchestre Philharmonique de Nice**, sous la baguette attentive de Bringuier, répond avec une rondeur moelleuse, soutenant la soliste sans jamais l'écraser. Le fameux premier thème, à la fois mélancolique et héroïque, est déployé avec une franchise émouvante : les doubles cordes crépitent, les gammes ascendantes s'élèvent comme des appels à la lumière. Ce premier mouvement – presque une introduction symphonique à elle seule – installe une tension, une fièvre romantique qui ne demande qu'à se résoudre. Mais le miracle intervient dans le sublime *Adagio*, qui s'avère un moment de temps suspendu, grâce à un phrasé d'une musicalité et d'une tendresse inouïes, des sons filés qui semblent naître du silence pour mieux toucher l'âme. Suwanai joue avec le temps : elle ne le mesure pas, elle le respire. Un *Adagio* à faire pleurer les pierres, où chaque note est un frisson partagé avec un public totalement sous le charme. A l'issue du dernier mouvement, ce dernier s'enflamme, à juste titre, et, devant les nombreux rappels, la violoniste offre en *bis* un mouvement rapide d'une

des nombreuses *Partitas* de Bach.



En seconde partie de soirée était donnée la *Deuxième Symphonie* de **Johannes Brahms**. Dès les premières notes offertes par les cors, on sent que Bringuier va aller chercher cette lumière pastorale, cette allégresse tempérée par l'inquiétude romantique. Sa direction – fluide, dynamique, jamais pesante – a sculpté chaque phrase avec une clarté exemplaire. Les bois chantent, les cordes déferlent avec rondeur, et le finale explose dans une jubilation communicative. La phalange azurée a joué cette *symphonie* de manière à la fois précise, chaleureuse, et souveraine, pour une lecture qui n'oublie ni la mélancolie brahmsienne, ni l'ivresse solaire de cette partition.

Alors oui, vivement maintenant la saison 2026/27, car le bonheur ne va pas s'arrêter là : le jeune et brillant Lionel Bringuier sera en effet à la baguette de pas moins de quatre

des sept concerts symphoniques programmés lors de la prochaine saison de l'Opéra de Nice. Une présence exceptionnelle, une confiance renouvelée, et pour le public niçois, une promesse de soirées aussi enthousiasmantes que celle-ci. On ne s'en plaindra pas, au contraire... et on les a déjà noté sur notre agenda !...

CRITIQUE, concert. NICE, Théâtre de l'Opéra, le 13 juin 2026.
BRUCH / BRAHMS. Akiko Suwanai (violon), Orchestre
Philharmonique de Nice, Lionel BRINGUIER (direction). Crédit
photographique (c) Emmanuel Andrieu

**CRITIQUE, concert. NICE,
Théâtre de l'Opéra, le 22
février 2026. KHATCHATURIAN /
CHOSTAKOVITCH. Diana
Tishchenko (violon),
Orchestre Philharmonique de**

Nice, Lionel BRINGUIER (direction)

Il existe des nuits où la musique cesse d'être une simple succession de notes pour devenir une expérience viscérale, un dialogue tendu entre l'ombre et la lumière. La soirée du 20 février dernier, à l'Opéra Nice Côte d'Azur, fut l'une de celles-ci. Sous la baguette incisive et survoltée de son « *chef honoraire* », le Niçois Lionel Bringuier, l'Orchestre Philharmonique de Nice a offert, aux côtés de la soliste ukrainienne Diana Tischenko, un diptyque russe d'une intensité rare, qui s'est achevé par un triomphe mérité, devant un public aussi captivé qu'enthousiaste.

Le programme, aussi exigeant que captivant, mettait en regard deux géants du XXe siècle soviétique. Dans la première partie, le *Concerto pour violon* en ré mineur d'**Aram Khatchaturian** (1940) déploie un langage sensoriel et immédiat. Loin des tourments introspectifs de son ami Chostakovitch, Khatchaturian se nourrit du folklore arménien pour offrir une œuvre d'une vitalité débordante, un feu d'artifice de couleurs orientales, de rythmes obsédants et de mélodies généreuses où le violon soliste, tantôt chantant, tantôt virtuose, doit briller de son propre éclat. La jeune violoniste ukrainienne **Diana Tischenko** a littéralement électrisé la salle. Son entrée, fière et déterminée, annonçait une artiste habitée, et ce fut en effet une démonstration éblouissante de maîtrise. Dans les fulgurances du premier mouvement, son jeu, d'une précision diabolique et d'un son rond et chaleureux, a dévoré l'espace avec une fureur contenue. Mais c'est dans l'*Andante*

sostenuto que sa grâce s'est véritablement manifestée : son violon a chanté une mélodie d'une nostalgie déchirante, d'une pureté presque suspendue hors du temps, portée par les bois de l'orchestre avec une tendresse infinie. Le final, pris à un *tempo* endiablé, fut un tourbillon de joie et de virtuosité, conclu par une ovation interminable. La complicité avec Lionel Bringuier était totale, chaque regard échangé, chaque respiration commune attestait d'une unité d'esprit rare.

Puis vint le séisme. Composée en 1937, en plein terreur stalinienne, la *Cinquième Symphonie* de **Dmitri Chostakovitch** est un monument d'ambivalence. Sous-titrée par le compositeur « *La réponse d'un artiste soviétique à une critique juste* », elle est en réalité un champ de bataille psychologique d'une puissance foudroyante. Depuis le vertige martial et implacable du premier mouvement jusqu'à l'ironie grotesque du second, en passant par le *largo* bouleversant, l'une des pages les plus déchirantes et désolées de tout le répertoire symphonique, jusqu'à l'apothéose finale, ambiguë et assourdissante, l'œuvre est un fascinant labyrinthe émotionnel.

Et l'**Orchestre Philharmonique de Nice** a relevé le défi que constitue toute exécution de ce monument symphonique, avec une autorité qui force le respect. D'un geste aussi brillant que subtil, **Lionel Bringuier** a offert une lecture magistrale de la sublime partition de Chostakovitch, refusant les effets faciles pour plonger au cœur des abysses de la partition. Dès l'attaque du premier mouvement, il a sculpté un son d'une clarté tranchante, faisant émerger du chaos initial le thème célèbre, martelé avec une netteté implacable. Le deuxième mouvement, avec ses rythmes de valse désaxée, fut un pur moment de grâce ironique, où la clarinette et les cordes se sont livrées à une danse macabre d'une élégance vénéneuse. Mais le sommet de cette interprétation fut, sans aucun doute, le *Largo*. Bringuier a su instaurer un silence assourdissant, une tension intérieure palpable. Les cordes graves, d'une profondeur somptueuse, ont déployé leur lamentation funèbre,

soutenues par une harpe cristalline et des *pizzicati* d'une délicatesse infinie. Ce fut un moment d'une émotion nue, presque insoutenable, où l'horreur et la beauté ne faisaient qu'un. Le final, explosif, ne fut pas joué comme une simple marche triomphale. Bringuier en a souligné la mécanique implacable, sa frénésie presque hystérique, laissant planer le doute sur la nature de cette joie forcée. L'accord final, d'une puissance tellurique, a libéré la salle de son souffle.

Ce fut un triomphe, et le mot n'est pas exagéré. Le public, venu en masse (la soirée affichait complet), a longuement acclamé un Orchestre Philharmonique de Nice dans l'un de ses grands soirs, dirigé par un chef dont l'intelligence et la passion font, sans aucun doute, des merveilles à la tête de la formation niçoise. Une soirée qui restera gravée dans la mémoire des mélomanes niçois !

CRITIQUE, concert. NICE, Théâtre de l'Opéra, le 22 février 2026. KHATCHATURIAN / CHOSTAKOVITCH. Diana Tishchenko (violon), Orchestre Philharmonique de Nice, Lionel BRINGUIER (direction). Crédit photographique (c) Emmanuel Andrieu

OPÉRA DE NICE. DONIZETTI :

Don Pasquale, les 11, 13, 15 et 17 mars 2026. Federico Longhi, Mariam Battistelli... Tim Sheader / Giuliano Carella

**Joyau comique à l'Opéra de Nice. Vieux
ronchon, Don Pasquale entend priver son
neveu Ernesto de son héritage. Il décide
d'épouser une jeune fille... croyant (à son
âge) trouver le pur amour... Mais la
pétulante Sofronia / Norina n'est pas
celle qu'il croyait et l'aide du Docteur
Malatesta sera bénéfique pour rétablir la
fortune d'Ernesto... (tout en donnant au
vieux séducteur une bonne leçon).
Quiproquos, travestissements, faux
mariage, jeu de dupes... jalonnent une
action aussi subtile que trépidante.**

**Donizetti se surpasse dans son ultime comédie, conçue pour le
boulevard parisien, déployant une verve exquise qui renouvelle
le génie et la grâce de Rossini dans la veine comique. Aux
côtés de Giuliano Carella, grand spécialiste de ce répertoire
et fidèle de l'Opéra de Nice, le metteur en scène Tim Sheader
propose une relecture inventive. Sa mise en scène pétillante,**

inspirée de l'univers des séries télé, imagine Don Pasquale en grand patron d'entreprise, victime des illusions du jeunisme. Maniant l'humour british avec la maîtrise qu'on lui connaît, Tim Sheader exploite toutes les ficelles comiques ; sa vision » aussi originale qu'irrésistible » rehausse le rythme des rebonds et péripéties. Photos : © Kevin Bouffard

Opéra de Nice Côte d'Azur
DONIZETTI : Don Pasquale, 1843
4 dates événements

Mercredi 11 mars à 20h
Vendredi 13 mars 2026 à 20h
Dimanche 15 mars 2026 à 15h
Mardi 17 mars 2026 à 20h



Durée : 2h30 entracte compris
Tarifs : 12 € à 94 €

RÉSERVEZ VOS PLACES directement sur le site de l'Opéra de Nice
Côte d'Azur :
<https://www.opera-nice.org/fr/evenement/1277/don-pasquale>

distribution

Don Pasquale : Federico Longhi
Norina : Mariam Battistelli
Ernesto : Paolo Nevi
Docteur Malatesta : Mikhail Timoshenko
Orchestre Philharmonique de Nice
Chœur de l'Opéra de Nice

Direction musicale : Giuliano Carella

Mise en scène : Tim Sheader

Décors : Leslie Travers

Costumes : Jean-Jacques Delmotte

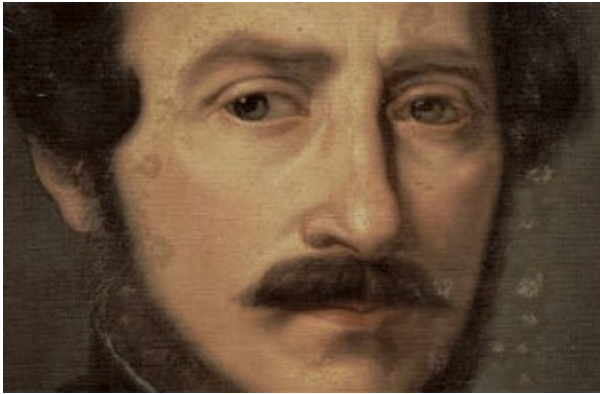
Lumières : Howard Hudson



rencontre

« Face à Face » le **mardi 10 mars à 18h**
au Théâtre de l'Artistique, avec Giuliano Carella et Tim
Shader. Gratuit et sans réservation.

approfondir



Pourquoi ce Don Pasquale ? Créé au Théâtre des Italiens à Paris en 1843, le Don Pasquale donizettien approfondit plus encore la veine comique de Rossini en brossant un portrait de vieux troublant et magnifique, blessé et

bouleversant jamais vu ailleurs, et bientôt accompli chez le vieux Verdi, celui de Falstaff. Le barbon devient figure de la désolation, âme crépusculaire impuissante et si naïve, véritable Don quichotte domestique. C'est un rôle à fort potentiel pour chaque baryton. Le génie de Donizetti atteint un sommet dans cet opera buffa réjouissant : Un vieux barbon rêve de faire » d'une pierre deux coups » : déshériter son neveu trop rebelle à son goût et lui ravir sa jeune fiancée. Mais la belle a plus d'un tour dans son sac... elle se montre même d'une violence insupportable pour ce vieillard devenu son époux et qui pensait goûter pour ses vieux jours au miel d'une jeune beauté tout à fait soumise. Le trio vocal principal emprunte à la tradition du Buffa italien le plus classique.

L'intrigue puise directement son inspiration dans la Commedia dell'arte : Don Pasquale figure ainsi Pantalone, son neveu Ernesto le Pierrot amoureux, Malatesta le rusé Scapin et Norina, la douce Colombine (prête néanmoins à tous les subterfuges pour arriver à ses fins).

Donizetti compose l'oeuvre en un temps record, onze jours si l'on en croit sa correspondance, non sans mettre à contribution plusieurs de ses ouvrages précédents. Le résultat est sans conteste l'une des plus éblouissantes illustrations du genre bouffe au XIXe siècle. Tous les ingrédients semblent rassemblés pour servir au mieux le génie de Donizetti.

**CRITIQUE, opéra. OPÉRA DE
NICE, le 7 octobre 2025.
Philip GLASS: Satyagraha
[création française]. Sahy
Ratia, Julie Robard-Gendre,
Melody Louledjian... Lucinda
Childs / Léo Warynski**

Après *Akhenaten*, réalisé en pleine pandémie [2020], la chorégraphe Lucinda Childs revient à l'Opéra de Nice, et met en scène un nouvel opéra de Philip Glass, » *Satyagraha* » [1980], de surcroît en création française. La production éblouit par sa cohérence poétique, son esthétisme lumineux et fragmenté,... un spectacle à la fois dense et épuré, suspendu et mobile, qui concentre aussi les préceptes majeurs

de la pensée du Mahatma Gandhi, entre fraternité, humilité, vérité, non-violence absolue. Un bain spirituel opportun pour notre époque frappée par la guerre, les haines, pilotée par les « idiots », obsédés par le pouvoir et la seule jouissance... ainsi que l'évoque le texte du livret.

CONVERGENCE IMMERSIVE... Ce soir la convergence des disciplines opère un miracle scénique qui questionne le sens de nos vies : orchestre, chant, danse et aussi déploiement visuel [grâce aux projections jusque dans la salle et son plafond], expriment la [dé] mesure d'un opéra fleuve dont le souffle poétique souvent extatique, explore un genre à part à l'opéra : le théâtre spirituel. Ou le drame mystique, plus psychologique que narratif. Chaque scène s'offre comme une métaphore qui invite à un questionnement voire une transformation intérieure. D'autant que dans le dispositif visuel qui déborde de la scène et enveloppe littéralement le spectateur, interpelle ce dernier, dans une activité scénique immersive.

À travers Satyagraha se lit la vie, le destin, surtout la pensée de Gandhi, mais dans une forme abstraite, épurée, à force de métaphores, paraboles, sentences, leçons de vie et vérités universelles ; chacune célèbre la vérité du Bien et grâce à lui, la vision d'une humanité repacifiée, bienveillante, désormais en marche [cf. le tableau final collectif, avant le dernier monologue du Guide].

Ici la beauté et l'esthétisme défendus par **Lucinda Childs**, entre lumière et fluidité, expriment toute la force d'une

pensée en action ; ce qui nous réserve plusieurs séquences totalement réussies, permettant cette magie du spectacle total. L'acmé de cette démarche prend corps en particulier dans la 2e partie [après le premier entre acte], où dans la continuité de déclarations saisissantes [*« Fais ce que Dieu fait pour l'amour des autres »*], et après le sextuor vocal, au devant de la scène face aux spectateurs, l'intensité spirituelle s'incarne littéralement dans une vision démultipliée, où la danse et le chant enflammé de l'Orchestre réalisent un tableau aussi poétique que spectaculaire, projetant partout dans la salle, sur scène et au delà, le mouvement des danseurs, mobiles, aériens, nuée d'apsaras, acteurs d'un vaste mouvement perpétuel..., figurants virevoltant de milliers de frises d'un temple jamais vu jusque là. Ce goût de la démultiplication heureuse est assumée par la fée de la soirée : Lucinda Childs qui produit alors un instant de pure magie, épure flottante, extatique, universelle, d'un esthétisme souple et souriant, primitif.



Tout cela ne s'improvise pas et l'esthétisme mystique qui nous est offert, découle aussi des autres productions auxquelles la chorégraphe a été étroitement associée, s'agissant des opéras de Philip Glass : les avant-gardistes devenus légendaires *Nixon in China*, sans omettre, *Einstein on the Beach* que le Châtelet avait remonté en 2014..

Fosse suractive

C'est surtout la puissance de la musique et la motricité de l'Orchestre qui depuis la fosse fait bouillir le grand ruban symphonique, riche en volutes et contre volutes, en particulier l'activité des fabuleuses cordes, des violons aux contrebasses, océan primitif aux cordes impérieuse et soyeuses qui affirment la force morale et spirituelle à l'œuvre. Ceci est particulièrement audible dans la dernière partie, plus dépouillée encore, et d'une parfaite lisibilité flexible. La transe mystique se dévoile et prend corps après un certain temps, au terme des répétitions et réitérations progressives de ce système musical suspendu, cyclique inventé par Glass et qui a nom « musique répétitive ».

Dans un spectacle qui relève plus de l'oratorio que de l'opéra à proprement parler, Glass, aucun doute, a bien inscrit le processus musical et l'orchestre au centre de l'expérience. Le vortex instrumental produit le flux continu des vibrations profondes, percutantes ; et les instruments, leurs circonvolutions hypnotiques, portent tout l'ouvrage et réalisent le parcours sonore comme un rituel jalonné de révélations.

De fait, grâce à la direction claire efficace du chef **Léo WARYNSKI**, **l'Orchestre Philharmonique de Nice** déroule la grande machine rythmique aux formules répétitives dont la réitération trace un chemin qui semble infini, jalonné de marches harmoniques et d'accélération puis de décélération, étirant ou précipitant des tempi dont le continuum dilate le temps, le

suspend selon l'intensité du message spirituel.

Sahy Ratia, en chantre de vérité

Le cast est sans faiblesse : le chœur totalement impliqué : terrassé, habité mais aussi cynique, haineux, vénal. Aucun des solistes ne démerite ; la palme de la constance et d'une inflexible droiture morale, jusque dans la tendresse sans fard [et sans vibrato] de la voix, revient à **Sahy RATIA** : le ténor a le physique et la beauté [d'un prophète bouddhiste comme d'un jeune dieu hindou] : son chant de vérité, à la fois sobre et généreux en longueur de souffle [comme de note] exprime l'éclat de l'Éveillé et du Juste [cf. son long monologue final qui étire jusqu'à l'abstraction le message de bonté qu'il faut vivre de l'intérieur, dans une temporalité suspendue, comme l'indiquent alors les 3 danseurs hypnotisés, aux gestes lents et répétés, totalement envoûtants, qui semblent rythmer ce dernier chant prophétique.



Envoûtement hiératique à l'Opéra de Nice

L'Opéra de Nice et son directeur **Bertrand Rossi**, aussi audacieux qu'exigeant, réalisent ainsi une création française d'une cohérence esthétique indiscutable. Le dispositif scénique et visuel étant désormais une marque de fabrique d'autant mieux apprécié [et juste] qu'il clarifie la fascination des œuvres choisies. En 2020, il s'agissait d'*Akhenaten*, autre drame mystique mais celui-ci davantage ancré dans l'Histoire et une certaine narration ; de notre point de vue Satyaghara est plus épuré encore, tendant vers la métaphore universelle, une sorte de dissolution formelle que son éparpillement et sa multiplicité visuelle au moment du spectacle, rend proche d'une expérience spirituelle inoubliable. Réussite totale.

Crédit photos © Julien Perrin

distribution

Nouvelle production

Opéra en trois actes de Philip Glass, sur un livret de Constance DeJong.

Commande de l'Opéra de Rotterdam, créé le 5 septembre 1980.

Direction musicale : **Léo Warynski**

Mise en scène et chorégraphie : **Lucinda Childs**

Décors, costumes : Bruno de Lavenère

Lumières : David Debrinay

Vidéo : Etienne Guiol

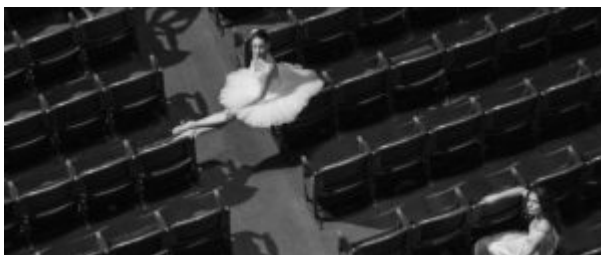
Miss Schlesen : Melody Louledjan

Mrs Naidoo : Karen Vourc'h

Kasturbai & Mrs Alexander : Julie Robard-Gendre
Gandhi : Sahy Ratia
Parsi Rustomji & Lord Krishna : Jean-Luc Ballestra
Arjuna : Frédéric Diquero
Kallenbach : Angel Odena

Orchestre Philharmonique de Nice
Chœur de l'Opéra de Nice
□ Ballet de l'Opéra Nice Côte d'Azur

prochaine production événement à l'Opéra de Nice :



Prochain événement à l'Opéra de Nice : soirée de ballet « Loin de loin » du 23 au 31 octobre 2025 par le Ballet de l'Opéra de Nice Côte d'Azur, au programme : Nocturne de Juliano Nunes

[création], Loin de Sidi Larbi Cherkaoui [entrée au répertoire].

LIRE notre présentation du programme Loin de loin à l'Opéra de Nice Côte d'Azur :

<https://www.classiquenews.com/ballet-de-lopera-de-nice-de-loin-en-loin-23-31-oct-2025-nocturne-creation-juliano-nunes-loin-sidi-larbi-cherkaoui/>

OPÉRA DE NICE. Philip GLASS : SATYAGRAHA. Les 3, 5, 7 oct 2025. Léo Warynski / Lucinda Childs

Évocation de la vie du Mahatma Gandhi, Satyagraha (Rotterdam, 1980) est l'un des ouvrages lyriques marquants de la fin du XXe siècle. Le minimaliste Philip Glass, y déploie un nouveau langage orchestral très suggestif au service de la grandeur morale de son sujet. L'opéra est le deuxième volet de la trilogie que Philip Glass consacre aux figures majeures de l'histoire...

Satyagraha naît dans une période marquée par l'apartheid et les discriminations raciales. Le compositeur américain interroge la notion de résistance non violente face à l'injustice, le « satyagraha », que Gandhi développa durant son long séjour en Afrique du Sud.

Tolstoï, Martin Luther King, et tant d'autres paraissent : qu'ils aient inspiré Gandhi ou qu'ils aient été influencés par lui ; véritable ode à la non-violence, l'opéra pose clairement

les fondements d'une éthique politique, d'autant plus admirable qu'elle intéresse au plus haut point nos sociétés rattrapées par l'insécurité, la violence, la barbarie.

Pour cette nouvelle production, **Léo Warynski** et **Lucinda Childs**, amie de longue date de Philip Glass, reviennent à l'Opéra de Nice, après leur mémorable Akhnaten. Ils réuniront pour l'occasion toutes les forces artistiques maison : orchestre, chœur, ballet. Ce pour un spectacle total.

Côté décor, s'affirme un autre trio de choc : Bruno de Lavenère, scénographe de la Cérémonie des J.O. de Paris), David Debrinay et Etienne Guiol. Ce dernier habillera de projections vidéo la salle de l'opéra, pour une expérience à 360 degrés. L'Opéra de Nice, jamais en reste d'un dispositif adapté à l'œuvre choisie, promet « un jalon dans l'histoire de l'art lyrique et un premier opéra immersif, enfin sur la scène de Nice ». Incontournable.

Philip Glass / Léo Warynski / Lucinda Childs

Satyagraha / Nouvelle production

Opéra Nice Côte d'Azur

Ven 3 oct. 2025 à 19h30

Dim 5 oct. 2025 à 15h

Mar 7 oct. 2025 à 19h30



**RÉSERVEZ VOS PLACES / PLUS D'INFOS, directement sur le site de
l'Opéra Nice Côte d'Azur :**

<https://www.opera-nice.org/fr/evenement/1273/satyagraha>

Spectacle en sanskrit, surtitré en français et anglais.

Face à face

Rencontre avec **Léo Warynski**, directeur musical, et **Lucinda Childs**, metteuse en scène et chorégraphe de cette création française.

Jeudi 2 oct. 2025 à 18h

Opéra de Nice, Foyer / Gratuit

En tournée :

Philipp GLASS : Akhnaten (1983) à la Philharmonie de Paris

Direction musicale : **Léo Warynski**

Retrouvez l'Orchestre Philharmonique de Nice et le Chœur de l'Opéra de Nice dans la version concert de l'opéra Akhnaten de Philip Glass à la Philharmonie de Paris. Avec : Fabrice di Falco, Akhnaten ; Julie Robard-Gendre, Néfertiti ...

Samedi 25 oct. 20h

Philharmonie de Paris

En savoir plus :

<https://philharmoniedeparis.fr/fr/activite/opera-en-concert/28200-philip-glass-akhnaten>

Philip Glass / Léo Warynski / Lucinda Childs

Satyagraha / Nouvelle production

Opéra en trois actes de Philip Glass, sur un livret de Constance DeJong.

Commande de l'Opéra de Rotterdam, créé le 5 septembre 1980.

Direction musicale : **Léo Warynski**

Mise en scène et chorégraphie : **Lucinda Childs**

Miss Schlesen : Melody Louledjan

Mrs Naidoo : Karen Vourc'h

Kasturbai & Mrs Alexander : Julie Robard-Gendre

Gandhi : **Sahy Ratya**

Parsi Rustomji & Lord Krishna : Jean-Luc Ballestra

Arjuna : Frédéric Diquero

Kallenbach : Angel Odena

Orchestre Philharmonique de Nice

Chœur de l'Opéra de Nice

Ballet de l'Opéra Nice Côte d'Azur

Décors, costumes : Bruno de Lavenère

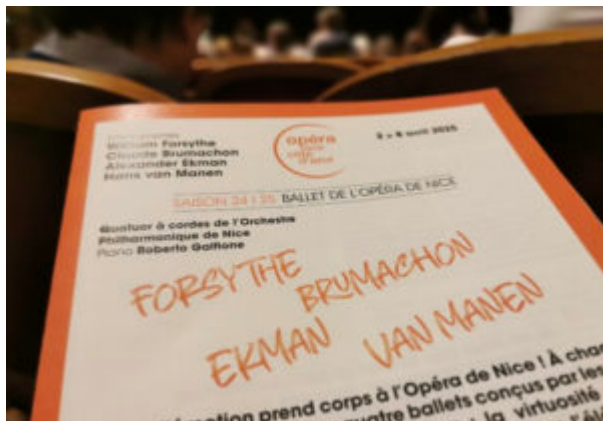
Lumières : David Debrinay

Vidéo: Etienne Guiol

Photo © Ann Ray (extrait)

**CRITIQUE, danse. NICE, Opéra,
le 5 avril 2025. FORSYTHE,
BRUMACHON, VAN MANEN, EKMAN.
Ballet Nice Méditerranée,
instrumentistes de
l'Orchestre Philharmonique de
Nice [EKMAN]. Roberto
Galfione, piano [Van MANEN].**

Voilà un excellent programme diversifié et plutôt très exigeant par l'éclectisme des styles choisis, qui renseigne opportunément sur le niveau et l'identité même du Ballet Nice Méditerranée à un moment charnière de son histoire, suite au décès de son directeur artistique Eric Vu An [juin 2024], quand son successeur vient de prendre ses fonctions [le chorégraphe suédois Pontus Lidberg nommé en déc 2024],... année de passage qui affirme ce soir une ambition artistique admirable à laquelle les tempéraments du Ballet niçois savent répondre en énergie et subtilité. Du moins, par un engagement indiscutable. Passer de l'élégance athlétique continue du new yorkais Forsythe au jeu assumé, délirant et tout aussi trépidant d'Ekman relèverait du vertige acrobatique schizophrénique, s'il n'était entre les deux écritures, une même quête jubilatoire de l'exultation rythmique,.. précise, ciselée chez le premier, organique et facétieuse chez son cadet.



D'emblée et presque trop soudainement, **THE VERTIGINOUS THRILL OF EXACTITUDE de FORSYTHE** [1996], impose sa vitalité aussi exténueante que critique tant le chorégraphe new yorkais hypercultivé semble faire le catalogue de toutes les figures classiques connues à maîtriser

absolument [tours, pirouettes, arabesques,... toute figure héritée des classiques transmise par Marius Petipa ; filtrée par Balanchine...]. Voici donc Forsythe tel qu'en lui-même, entre athlétisme et esthétisme, furieuse et même trépidante exultation des corps mais avec une précision hallucinante voire une succession comme précipitée qui confine à l'emballement parodique... Et surtout amusé. S'y distinguent entre autres les deux danseurs demi-solistes, **Shigeyuki Kondo** et surtout **Isaac Shaw**... dont le charisme corporel irradie, sachant exprimer un plaisir lumineux puisé à la source même de chaque mouvement et son rebond immédiat. Les danseurs semblent gonflés à bloc, remontés sur ressorts, et trouvant dans la succession des figures imposées, une flexibilité unitaire qui les font paraître aussi léger qu'une plume. Il faut bien le temps des deux ballets suivants pour se remettre avant de réaliser en seconde partie du programme [après aussi 20 mn d'entracte], la nouvelle trépidation de ...Cacti.

Figures des » **INDOMPTÉS** » de Claude Brumachon [1992], les deux hommes dansent, explorent les chaînes et les rebonds d'une relation, de LEUR relation ; qui les enchaîne, qui les porte aussi, aimantation et distanciation, dans une série de figures en miroir et parallèles, parfois synchronisées, souvent décalées. Dans leur quête simultanée qui questionne leur place entre ciel et terre, vont-ils se trouver eux-mêmes, et l'un par rapport à l'autre ? Les 2 électrons tentent tout le ballet durant, de répondre à cette quête, aspiration à 2 voix, à 2 corps, élan irrépressible vers une fusion espérée du

moins un apaisement concerté, harmonique... qui semble se produire à la fin.

Les **3 GNOSSIENNES** en revanche [triptyque plus hiératique, en pas de deux de **Hans van Manen**], tout à l'inverse, dans un balancement suspendu, hypnotique, posent les deux êtres du couple [impeccables et très concentrés **Veronica Colombo** et **Luis Valle**] dans des postures parfaitement assumées qui théâtralistent le duo dans des extensions et des portés audacieux, radicaux, d'un équilibre apollinien. Le ton est plus majestueux et même solennel, d'un rituel noble où la jeune femme est sacralisée comme une icône, ses gestes aux lignes pures qui tendent à l'épure d'une déesse honorée comme une statue.



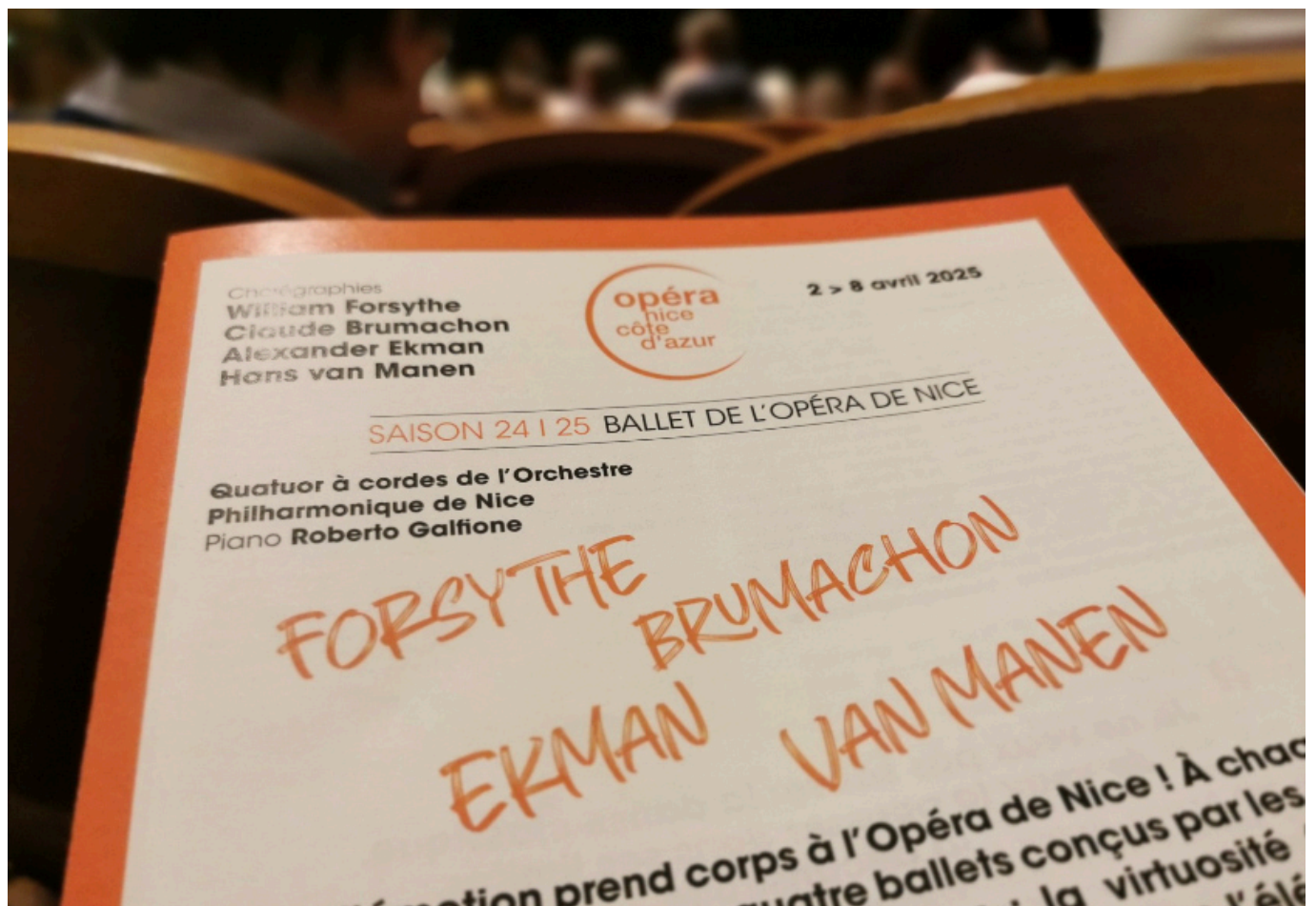
Avec **CACTI**, la danse invite le théâtre [surréaliste] et l'humour synchronisé. Le chorégraphe interroge les rites indigènes et ce qu'ils peuvent gagner à s'ouvrir aux offres extérieures, une voie médiane qui produit cette danse théâtre loufoque, décalée, furieusement poétique, qui mêle aussi la

création orale. Chacun sur son praticable cherche la pulsion de l'autre ; se règle sur ses gestes, ses respirations ; ses 15 danseurs sont comme des faunes ; ils trouvent le rythme collectif et peu à peu réalisent une formidable machine collective, une tribu organique lent connectée.

En outre la présence des 4 instrumentistes du Quatuor remarquablement intégré au sein des danseurs renforce l'idée d'une performance inclassable. L'humour triomphe dans le foutraque loufoque avant la tenue des porteurs de cactus, en un duo [avec répliques parlées simultanées] qui parodie l'enjeu et le déroulement de tous les duos légués par la

tradition classique et romantique.

Le choix de la pièce est d'autant plus juste que placée ainsi en fin de soirée, elle renoue dans le choix même de Schubert [le jeune fille et la mort en version orchestrale] avec la trépidation heureuse solaire du Forsythe d'ouverture. On y retrouve aussi cette frénésie collective, juvénile, cette quête de pure jubilation qu'**Alexander Ekman** a superbement chorégraphié dans les premières et dernières de Cacti : où l'impertinent se jouant des codes de la Danse classique et contemporaine orchestre les mouvements synchronisés des danseurs sur leur podium. On rit, on s'amuse, saisi par la synchronicité millimétrée des groupes qui se répondent.



Dans ses multiples défis que relancent encore la diversité des écritures, les danseurs du Ballet Nice Méditerranée démontrent un niveau remarquable ; si certaines faiblesses ou déséquilibres paraissent parfois [les 3 danseuses ont paru moins synchronisées et engagées dans le Forsythe d'ouverture],

l'unité et la cohésion du ballet s'affirme nettement dans le jeu collectif expressif et théâtral de Cacti, véritable exultation chorégraphique, éblouissante dans ses écarts formels, ses prouesses délirantes, son autocritique et son impertinence assumée. Réjouissante soirée. On suivra désormais la trajectoire du Ballet Nice Méditerranée, promis sous la direction de son nouveau directeur à de prochains accomplissements, probablement aussi passionnants.

Dernière ce mardi 8 avril 2025, 20h, à l'Opéra de Nice :

<https://www.opera-nice.org/fr/evenement/1196/forsythe-brumachon-van-manen-ekman>

Quatre Pièces

FORSYTHE / BRUMACHON / VAN MANEN / EKMAN

Ballet



VIDÉOS

les danseurs du Ballet Nice Méditerranée [dont Isaac Shaw à 3'08]

Le travail des préparation des danseurs du Ballet Nice Méditerranée pour Cacti d'Alexander Eckman

LIRE aussi notre présentation du programme de danse à l'Opéra de Nice / Ballet Nice Méditerranée, du 2 au 8 avril 2025 – **Forsythe / Brumachon / Van Manen / Ekman** ... Quatuor à cordes de l'Orchestre Philharmonique de Nice : [https://www.classiquenews.com/opera-de-nice-ballet-nice-medite rranee-du-2-au-8-avril-2025-forsythe-brumachon-van-manen-ekman-quatuor-a-cordes-de-lorchestre-philharmonique-de-nice/](https://www.classiquenews.com/opera-de-nice-ballet-nice-medite-ranee-du-2-au-8-avril-2025-forsythe-brumachon-van-manen-ekman-quatuor-a-cordes-de-lorchestre-philharmonique-de-nice/)

précédente critique

Précédent Spectacle du Ballet Nice Méditerranée, critiqué sur CLASSIQUENEWS : Coppelia, chorégraphie d'Eric Vu-An, 15 oct 2024 / CRITIQUE, danse. NICE, Théâtre de l'Opéra, le 15 octobre 2024. Coppélia : Delibes / chorégraphie : Éric Vu an. Ballet Nice Méditerranée, Orchestre Philharmonique de Nice, Léonard Ganvert (direction): <https://www.classiquenews.com/critique-danse-opera-de-nice-le-15-octobre-2024-coppelia-delibes-choregraphie-eric-vu-an-ballet-nice-mediterranee-orchestre-philharmonique-de-nice-leonard-ganvert-direction/>

CRITIQUE, danse. NICE, Théâtre de l'Opéra, le 15 octobre 2024. Coppélia : Delibes / chorégraphie : Éric Vu an. Ballet Nice Méditerranée, Orchestre Philharmonique de Nice, Léonard Ganvert (direction)

**CRITIQUE, opéra. NICE,
Théâtre de l'Opéra (les 8, 10**

**et 12 novembre 2024). PUCCINI
: Edgar. S. La Colla, E.
Bakanova, V. Boi, D. Jenis...
Nicola Raab / Giuliano
Carella**

**Splendide *Edgar* de Giacomo Puccini à
l'Opéra de Nice ! Pour le centenaire de
la mort de Puccini, Nice affiche une
œuvre rare de jeunesse, de surcroît dans
sa version intégrale (en 4 actes), ce qui
place le théâtre niçois comme le créateur
en France de la partition sous cette
forme. Et les solistes – comme la
fabuleuse direction du très inspiré chef
italien Giuliano Carella – défendent avec
ardeur et justesse ce premier chef
d'œuvre; jusque là trop méconnu, du
compositeur toscan...**

Créé en avril 1889, juste après *Le Villi*, ***Edgar*** est boudé par les spectateurs de la Scala de Milan. Puccini révisé, restructure son ouvrage, passant des 4 actes originels à 3. Mais le succès ne sera pas pour autant au rendez-vous... Voilà donc un retour bienvenu de l'action en 4 actes, en guise de Première française. Dans cette oeuvre de jeunesse est en germe

tout ce que Puccini fera par la suite, et *Edgar* préfigure nombre de ses futurs ouvrages, tels *Tosca* ou *La Fanciulla del West*... subtilité émotionnelle, génie mélodique, intelligence dramatique, qu'il s'agisse de l'écriture des solistes comme du chœur.

Et l'excellent **Giuliano Carella** sait attiser la fièvre musicale incluse dans la partition, des instrumentistes comme des chanteurs et des choristes, le tout dans une cohérence expressive admirable – soulignant, en réalité, les ressorts et l'intensité de la version choisie. Puccini adapte la pièce de Musset, *La coupe et les lèvres*, drame passionnel placé la fin du XVIIIème siècle, où un jeune homme, Edgar, est tiraillé entre deux femmes aux profils tout à fait opposés : Fidelia la douce et Tigrana, la femme fatale, féline et éruptive. Deux visages de l'amour, mais diamétralement opposés. Des portraits qui manquent parfois de nuances dans une action taillée à la serpe, mais le compositeur sait exploiter musicalement tout son potentiel expressif, voire poétique. Dans un huis-clos souvent étouffant, le chant exprime l'impuissance et la solitude finale d'êtres en butte à la force amoureuse qui les submerge, souvent à leur détriment.

A l'inverse d'une action puissante, voire sauvage, et des situations souvent tendues (à l'issue tragique...), la mise en scène de la metteuse en scène allemande **Nicola Raab** reste sobre, discrète même, ne gênant en rien la continuité du drame, avec quelques beaux visuels, comme la scène où Edgar se fait passer pour mort afin d'éprouver davantage les deux femmes, tableau où l'on passe d'un linceul blanc à un drap rouge sang...

L'arène passionnelle se situe plus au niveau des voix, très sollicitées par Puccini ; en particulier chez les deux amoureuses, aux emplois évidemment contrastés, et d'autant plus opposés qu'elles sont chacune très caractérisées : la

mezzo **Valentina Boi** impose son timbre âpre, voire acéré, incarnant une Tigrana mordante et agressive. Tout à fait à l'opposé de la suavité, tout en phrasés, de la soprano russe **Ekaterina Bakanova**, (applaudie [tout dernièrement dans *Manon de Massenet* au Teatro Regio de Turin](#)), idéale visage de l'amour caressant (superbe « *Addio, mio dolce amor* »). Entre elles, le ténor **Stefano La Colla** (livournais, comme Valentina Boi...) aborde les deux facettes d'Edgar, à la fois lumineux et tendre, des aigus puissants voire héroïques, une belle intensité et une expressivité enflammée : il y a du *belcanto* et du chant *spinto*, doublement assumé dans l'écriture du rôle, ce que maîtrise le chanteur. De son côté, **Dalibor Jenis** (dans le rôle de Franck) réussit le seul air de l'opéra qui soit connu des chanteurs et du public, « *Questo amor, vergogna mia* », porté avec une ivresse idéale.



Tout opéra de Puccini ne serait rien sans son orchestre. La preuve en est déjà donnée ici dans un ouvrage de jeunesse,

certes encore maladroit dans le profil des personnages, un rien monolithiques, mais dont les couleurs et la sensualité des lignes instrumentales suffit à lever toute réserve. La qualité de l'**Orchestre Philharmonique de Nice**, porté à son plus haut niveau par **Giuliano Carella**, s'avère électrisante tant les musiciens se surpassent, fédérés, encouragés ainsi dans les nombreux *climax* dramatiques de la partition.

Somptueuse création, d'autant plus marquante pour le centenaire Puccini qu'elle dévoile un opéra puccinien de jeunesse dans sa parure originelle. Belle initiative de l'**Opéra Nice Côte d'Azur**... et de son directeur **Bertrand Rossi** !

CRITIQUE, opéra. NICE, Opéra (les 8, 10 et 12 novembre 2024).
PUCCINI : Edgar (version en 4 actes, création française). S. La Colla, E. Bakanova, V. Boi, D. Jenis... Nicola Raab / Giuliano Carella. Toutes les photos © Dominique Jaussein



**CRITIQUE, concert lyrique.
NICE, Foyer de l'Opéra, le 23
octobre 2024. Airs et Duos
d'opéras. Héloïse Poulet
(soprano), Juliette Mey
(mezzo), Rodolphe Lospied**

(piano)

Parmi les nombreuses initiatives et innovations mises en place par Bertrand Rossi, depuis son arrivée à la tête de l'Opéra de Nice, il y a ces concerts "*After Work*", débutant à 19h et d'une durée d'une heure, qui permettent aux mélomanes d'aller dîner en ville ensuite (ou tout simplement chez eux, à un horaire "raisonnable"). Celui du 23 octobre permettait d'entendre – en partenariat avec *Génération Opéra* (dont elles sont issues...) – deux de nos meilleurs espoirs lyriques féminins : la soprano Héloïse Poulet et la mezzo Juliette Mey – cette dernière ayant justement été Lauréate dans la catégorie "*Révélation lyrique de l'année*" aux dernières « Victoire de la Musique Classique ».

Crédit photographique © Emmanuel Andrieu

Après une présentation très circonstanciée et enthousiaste du maître des lieux des deux jeunes artistes et du projet **"Génération Opéra"**, dans le charmant cadre du **Foyer de l'Opéra de Nice** où se déroule la soirée, les deux chanteuses apparaissent aux côtés de leur accompagnateur du soir, le jeune pianiste **Rodolphe Lospied**. C'est la soprano qui débute le bal avec le célèbre *"Air de la folie"* tirée de *Platée* de Rameau, dont elle en livre une exécution étincelante, avec un médium charnu et un aigu scintillant. Sa consœur se lance elle, dans le non moins fameux air de Rosine *"Una voce poco fa"* (*Il Barbiere di Siviglia*), qu'elle délivre avec une technique vocale déjà consommée, et une virtuosité sans faille, livrant de splendides variations de sa belle voix de velours. C'est en duo qu'on l'est retrouve ensuite, pour deux airs du divin Mozart : *"Sull'aria"* extrait des *Noces de Figaro* et *"Ah perdona al primo affetto"* tiré de *La Clémence de Titus*. C'est merveilleux d'entendre à quel point les deux voix se marient à la perfection (elles ont eu l'occasion de rôder leur "duo" dans d'autres salles...), les actrices n'étant pas en reste pour minauder dans le premier air, et nous émouvoir dans

le second.

Pour permettre aux chanteuses de reposer un peu leur voix, leur attentif accompagnateur prend le relais en exécutant une très tendre version de « *Rêverie* » de Robert Schumann (souvent donné en bis des récitals pianistiques), ce qui permet de goûter au toucher délicat du jeune pianiste **Rodolphe Lospied**, en dehors des cadences souvent infernales des transcriptions pour piano des airs d'opéras qui auront précédé. Un peu plus tard, il charmera encore avec une "*Improvisation n°15*" de Francis Poulenc, dans la sombre tonalité d'*ut* mineur, mettant en valeur la mélodie très expressive de cet « *Hommage à Edith Piaf* ».

Requinquées, nos deux chanteuses entonnent un duo extrait de "*La Fille de Madame Angot*" que la maison azurée vient justement de mettre à son affiche (alors que *Edgar* de Giacomo Puccini est en préparation, "*l'événement lyrique de la saison de l'Opéra de Nice*" assure Bertrand Rossi, et nous lui emboîterions bien le pas pour en parler comme d'un événement national, voire international, tant l'ouvrage puccinien n'est quasi jamais donné, même en Italie !...). Elles s'y montrent mutines à souhait, et voilà également une œuvre qui mériterait d'être plus souvent jouée. Après d'autres airs *sol*i (comme l'air de Lazuli (*L'Etoile*) pour la mezzo, ou celui de Leïla (*Les Pêcheurs de perles*) pour la seconde), on les retrouve – pour conclure la soirée – dans un nouveau duo, celui dit "des Fleurs" extrait de *Lakmé* ("*Sous le dôme épais*"), dans lequel les voix se marient à nouveau à la perfection pour offrir aux nombreux spectateurs entassés dans l'espace réduit du Foyer de l'opéra, un moment de pure émotion, couronné par de longues et bruyantes ovations. Deux talents (et même 3) à suivre !...

CRITIQUE, concert lyrique. NICE, Foyer de l'Opéra, le 23

octobre 2024. **Airs et Duos d'opéras.** Héloïse Poulet (soprano), Juliette Mey (mezzo), Rodolphe Lospied (piano). Photos (c) Emmanuel Andrieu.

VIDEO : Juliette Mey chante l'aria « *Tanti affetti* » dans *La Donna del Lago* de Rossini

OPÉRA DE NICE. PUCCINI DAYS :
5, 7, 8 et 9 nov 2024. Avant-
première étudiante,
rencontre, conférence,
chorale géante... autour du
centenaire PUCCINI 2024

En écho à la production de l'opéra *Edgar* de Giacomo Puccini, présenté pour la première fois en France dans son intégralité (et dans sa version française...), les 8, 10 et 12 novembre, l'Opéra de Nice Côte d'Azur organise

plusieurs événements annexes, pour un cycle festif intitulé les « *Puccini Days* » afin de souligner l'événement de cette création et aussi le centenaire de la mort de PUCCINI 2024. Festival d'événements gratuits et inédits pour célébrer le génie lyrique disparu en 1924...

Avant-première étudiante

5 nov. à 20h

Avant-première gratuite de l'opéra Edgar réservée aux étudiants !

Sur présentation d'un justificatif

Face à Face

7 nov. à 18h à l'Artistique

Rencontrez Giuliano Carella (directeur musical) et Nicola Raab (metteur en scène) les artisans de la création française d'EDGAR : débat autour des coulisses de la production « Edgar »...

Conférence

8 nov. à 17h

« Puccini autrement » par Gabriella Ravenni, Présidente du Centre d'études de Giacomo Puccini – Accès libre, dans la limite des places disponibles.

Chorale géante

9 nov. à 11h

Sous la direction des chefs de chœur de l'Opéra de Nice, unissons nos voix dans une chorale géante, ouverte à tous ! Au sein de la grande salle de l'Opéra, petits et grands pourront apprendre le célèbre « Chœur à bouche fermée » de Madama Butterfly. Accès libre, dans la limite des places disponibles

Le « Café Momus »

Pendant ces Puccini Days, le bar de l'Opéra se transforme en célèbre « **Café Momus** », cadre et décor de l'acte II de La Bohème de Puccini. Venez y déguster boissons et gourmandises.



TOUTES LES INFOS « les PUCCINI DAYS », sur le site de l'Opéra de Nice Côte d'Azur, saison 2024 – 2025 :
<https://www.opera-nice.org/fr/evenement/1263/puccini-days>

Opéra Nice Côte d'Azur
4-6 rue Saint François de Paule
06364 Nice CEDEX 4

RAPPEL : EDGAR de PUCCINI, à l'affiche de l'Opéra de Nice, pour 3 représentations événements, les 8, 10 et 12 novembre 2024. LIRE aussi notre présentation d'EDGAR de Puccini à l'Opéra de Nice :
<https://www.classiquenews.com/opera-nice-cote-dazur-puccini-edgar-creation-francaise-de-la-version-originale-en-4-actes-1888-stefano-la-colla-ekaterina-bakanova-valentina-boi-dalibor-jenis-nicola-raab/>

[OPÉRA NICE CÔTE D'AZUR. PUCCINI : EDGAR, 8, 10, 12 nov 2024, création française de la version originale en 4 actes \(1888\). Stefano La Colla, Ekaterina Bakanova, Valentina Boi, Dalibor Jenis... Nicola Raab / Giuliano Carella.](#)

CRITIQUE, danse. NICE, Théâtre de l'Opéra, le 15 octobre 2024. Coppélia : Delibes / chorégraphie : Éric Vu an. Ballet Nice

Méditerranée, Orchestre Philharmonique de Nice, Léonard Ganvert (direction)

Ce soir marque un grand moment pour les danseurs du Ballet Nice Méditerranée...

C'est la dernière après 4 dates précédentes où la Compagnie niçoise, au grand complet, rend hommage à son directeur de la danse et chorégraphe depuis 15 ans, Eric Vu An, lequel s'est éteint le 8 juin dernier. L'Opéra de Nice et Bertrand Rossi, son directeur général, sont bien inspirés d'afficher l'un des ballets que le danseur et directeur de la danse a chorégraphié (dès 2015) : un sommet romantique, l'inusable *Coppélia* [1870], emblème spectaculaire de la danse française à la fin du Second Empire.

Coppélia par le Ballet Nice Méditerranée à l'Opéra de Nice ©
Dominique Jaussein

La production est même devenue une œuvre phare du Ballet niçois car les spectateurs l'ont déjà vue entre autres, en

décembre 2022 (avec 8 dates alors pour les fêtes de fin d'année). La dernière d'une production est toujours plus émouvante car l'expérience semble plus irréversible encore que de coutume : l'évidence que l'on ne verra pas de sitôt tel accomplissement dansé, s'impose au spectateur en cours de représentation ; ce constat lui fait regretter que l'action se réalise aussi vite...

LA FINESSE D'UN CONTEUR... Comme Noureev revitalise les piliers du répertoire romantique, n'hésitant pas à équilibrer les rôles solistes masculins et féminins, comme à renforcer le réalisme du Corps de ballet, Eric Vu An enrichit lui aussi l'ouvrage transmis par Charles Nutter et Arthur Saint-Léon, mis en musique par Delibes (créé en mai 1870 à l'Opéra de Paris).

Il sait en ré éclairer l'action avec la finesse d'un conteur, inventant 1001 détails qui renforcent la poésie voire ré enchantent la portée du conte : de la nouvelle fantastique inspirée de ETA Hoffman [*L'homme au sable*] quasi contemporaine du *Frankenstein* de Mary Shelley, Eric Vu An souligne moins le terrifique et le surnaturel que la tendresse et l'intelligence du génie féminin, mais avec beaucoup d'élégance et de légèreté, incarné par le personnage central de Swanilda, pleine d'astuces et déterminée à reconquérir le cœur de son fiancé, le beau et volage Frantz. Même fiancé, Frantz n'a d'yeux que pour la beauté mystérieuse et impassible qui s'expose à la fenêtre de la maison de Coppélius.

UN BALLET QUI A COMME SUJET, LA DANSE ELLE MÊME... Y triomphe surtout la beauté troublante de la danse elle-même qui est le sujet même de l'acte II dans l'atelier des automates du paternel et un peu grotesque Coppélius ; le chorégraphe se joue des niveaux narratifs simultanés en particulier quand Swanilda, vraie danseuse, actrice de son destin [quand Frantz

se soumet hypnotisé), prenant la place de la poupée idéale, trompe son monde, en particulier l'inventeur Coppélius qui pense ainsi donner vie à son automate. Le tableau est le plus significatif du ballet, également emblématique de cet humour si subtilement présent, d'une fantaisie qui tisse à propos une seconde action, complémentaire de l'action principale ; ainsi la personnalité des 6 danseuses qui accompagnent Swanilda dans son périple de reconquête.

Ce qui oppose la machine à l'homme est assurément ce supplément émotionnel, qu'on le nomme âme ou amour. Valeurs et qualités distinctives que personnifie Swanilda dans cette chorégraphie lumineuse et terriblement attachante.

Reprise hommage à l'Opéra de Nice L'inusable et féérique Coppélia d'Éric Vu An

RÉALISME FOLKLORIQUE... L'activité continue en second plan qui anime le corps de ballet en fond de scène renforce la vérité des tableaux collectifs, d'autant que la musique, du meilleur Delibes, indique fortement la tentation de réalisme folklorique, dans les thèmes musicaux et aussi dans la danse de caractère qui rend toute la première partie active, contrastée, très vivante, ancrée dans une campagne très *Europe Centrale*. Le pittoresque, le rustique élaboré inspirent Delibes qui tisse l'une des musiques de ballet parmi les plus enivrantes, au symphonisme assumé, au colorisme décuplé souvent flamboyant.

Dès l'ouverture, **l'Orchestre Philharmonique de Nice** sonne somptueux et détaillé, grâce à la direction précise et sans épaisseur du chef **Léonard Ganvert** qui pour avoir précédemment

dirigé le spectacle, connaît la partition plus que tout autre. D'un bout à l'autre, il trouve un point d'équilibre entre élégance et caractère, flamboyance et entrain parfois martial d'un orchestre gorgé d'énergie conquérante. Qualités doubles et complémentaires qui fondent la grande séduction de la partition conçue par Delibes en 1870.

La chorégraphie d'Éric Vu An exploite avec beaucoup d'intelligence les ressources de la pantomime, sachant jouer sur le registre de l'humour et de la finesse, telles les 6 ballerines qui accompagnent Swanilda, comme indiqué précédemment. Elle prend appui sur la vitalité constante de la musique qui relance toujours l'action et les contrastes entre les séquences dansées.

Ce soir le couple protagoniste est incarné par deux excellents solistes **Ekaterina Oleynik** (Swanilda) et **Luis Valle** (Frantz). L'acte II dans l'antre du magicien est le plus captivant car il développe la figure de la poupée magnifiquement campée incarnée par Swanilda et surtout le personnage de Coppélius, dans la caractérisation d'Eric Vu An qui ainsi s'est réservé un rôle au profil finement dessiné : il exprime en particulier, avec justesse, l'admiration du scientifique épris et ravi par sa propre créature, [Pygmalion romantique en quelque sorte], d'autant plus émouvant qu'il est trompé lui-même (impeccable **Shigeyuki Kondo** et son allure de vétéran à la fois tyrannique et ému).

Le vrai sujet est l'astuce de la jeune fille qui rétablit dans ce monde d'hommes qui s'égarent en fantasmant sur une poupée idéale, la vraie place des femmes. Sujet ô combien actuel et qui tout en sachant séduire, dénonce la phallocratie de la société du Second Empire, son regard dominateur et manipulateur sur le corps et l'esprit de la femme. La scène où Swanilda qui feint d'être Coppélia s'animant miraculeusement, est à ce titre toujours aussi spectaculaire et ce soir très juste. Actrice d'une magie supposée et parfaite dominatrice dans ce jeu de dupes...

Le dernier tableau développe les danses folkloriques qui met en avant le Corps de ballet dans une apothéose collective qui célèbre le triomphe de l'amour. Tout prépare au duo musicalement voluptueux et toujours plein de finesse du couple enfin réuni, de Frantz et de Swanilda, que la chorégraphie d'Éric Vu An inscrit là encore, dans la finesse et l'élégance, comme un songe amoureux suspendu. depuis son début, les danseurs du Ballet Nice Méditerranée se montrent à la hauteur d'une partition aussi exigeante et ambitieuse.

En fin de spectacle, après les premiers saluts, des cintres descend un immense et superbe portait noir et blanc d'Eric Vu An, incarnation de la grâce, à qui un hommage post mortem est rendu, lui qui aura dirigé pendant 15 ans le Ballet Nice Méditerranée pour l'accompagner au niveau que l'on constate ce soir. Spectacle aussi magistral qu'émouvant.



Coppélia par le Ballet Nice Méditerranée à l'Opéra de Nice ©

CRITIQUE, danse. OPÉRA DE NICE, le 15 octobre 2024. **Coppélia** : Delibes / chorégraphie : **Éric Vu an**. Ballet Nice Méditerranée, Orchestre Philharmonique de Nice, Léonard Ganvert (direction).